

leur sein des efforts incessants pour arriver au jour, ils sentent, ils comprennent ces élans divins; mais, soumis à des jugements préconçus, ils les dénaturent et veulent unir ce qui est incompatible, les besoins de l'avenir et les doctrines du passé. C'est ainsi qu'ils arrivent au mensonge et qu'ils y arrivent fatalement.

Situation horrible que cette lutte de l'espoir contre le souvenir, que cette nécessité de nier tout ce qu'on aime par tout ce qu'on affirme et d'en venir, par horreur d'un choix douloureux, à s'enfermer dans le cercle du doute, de l'ignorance et de la nuit.

Entre temps ceux-là qui sont forts, sans haine et sans fausse pitié, conduisent ce mouvement où tant d'efforts contradictoires s'annulent; ils regardent avec tristesse les malheureux qui s'épuisent altérés d'un breuvage qu'ils tendent en vain à leurs lèvres desséchées. Ils l'offrent à tous, mais en attendant ils boivent, ils sont calmes, ils sont heureux; et quand tout s'écroule et s'anéantit autour d'eux, seuls ils savent que leur espoir ne périra point.

## LIVRE DEUXIÈME.

---

### SITUATION MORALE.

---

#### CHAPITRE I<sup>er</sup>.

##### DU JÉSUITISME.

###### I.

Je n'entends pas désigner ici par ce mot, le jésuitisme, la propagande et l'action d'un ordre célèbre: point. Je laisse ces soins au vieux *Constitutionnel* et à cette sorte de gens qui se préoccupent toujours de la superficie des choses, et repoussent avec une sainte horreur toute tentative sérieuse pour découvrir les causes profondes des phénomènes qui les épouvantent.

Cependant, il est dans les noms une certaine dose de vérité. Le Messie se présente sous un double aspect: la nature divine et la nature humaine. A ces deux aspects répondent deux tendances dans l'Eglise, et deux noms dans le Rédempteur: le Christ et Jésus. Ces deux



tendances peuvent à bon droit s'appeler, sous leur forme la plus générale, le christianisme et le jésuitisme ; c'est à ce point de vue que je veux envisager le dernier.

Or, l'ordre des jésuites, fondé pour défendre l'Eglise, s'est plié à toutes les circonstances et à toutes les péripéties du grand drame qui commence avec la Réforme ; aussi sa doctrine a-t-elle souvent varié.

Cependant, en raison même des progrès incessants des ennemis de l'Eglise, il a toujours dû combattre sur la défensive, et de plus en plus perdant confiance dans la glorieuse devise : *in hoc signo vinces*, il s'est laissé entraîner à l'emploi des moyens humains.

C'est ainsi qu'il a pris tous les caractères de la décadence que nous avons caractérisée par le rapprochement de l'*Évangile du CHRIST* et de l'*Imitation de Jésus*.

Cela était inévitable. Obligé de reculer sur le terrain de la science, de la philosophie et de tous les progrès humains, le jésuite dut se retrancher dans les éléments qui restaient à sa disposition, les ignorants, les femmes et les enfants.

A mesure que toutes les forces actives se jetaient dans le mouvement hors de l'Eglise, ses défenseurs durent faire une ligue de toutes les faiblesses pour résister à cet entraînement, et, fatalement, la doctrine de progrès, qui avait jusqu'alors conduit les hommes, dut se faire immobilité pour les retenir.

## II.

Dans le christianisme, dernier résultat de la philosophie grecque, s'unissaient les deux éléments qui

avaient brillé dans cette philosophie du plus pur éclat : le stoïcisme et le platonisme. Chacun d'eux devait caractériser les phases ascendante et descendante de l'Eglise.

O Christ éclatant, tout-puissant, vainqueur de la mort, disait le chrétien, le serpent a redressé la tête ; je vais en guerre ! regarde, et soutiens ton soldat. Verse en mon sein le mépris de la douleur ; la chair est faible et je vais tomber. Dieu fort, c'est pour ta gloire ; fais que je tombe sans reculer d'un pas.

Mon doux Jésus, né dans une crèche, faible et le jouet des méchants, dit le jésuite, la tentation m'assiège et mes ennemis sont puissants ; regarde, pasteur, et défends ta brebis. Je succombe, mon âme est sans force, viens la consoler, adoucissez la douleur ; Dieu bon, mon seul refuge, tu mourus pour moi, viens encore à mon aide.

Ainsi, pendant dix-huit siècles, on entendit deux voix.

L'une : C'est aux violents qu'est le royaume des cieux.

L'autre : Laissez venir à moi les petits enfants.

L'une : La foi soulève les montagnes.

L'autre : Aimez et vous serez heureux.

L'une : En Dieu je vis, je suis, je marche.

L'autre : Éloignez de moi ce calice d'amertume.

De ces voix : l'une, celle qu'entendait surtout le chrétien, n'est plus qu'un insaisissable écho ; l'autre, qu'entend le jésuite, s'affaiblit au milieu des bruits du monde, et seule désormais, comme une épouse privée de son époux, gémit sur un tombeau.



## III.

Je n'ai pas besoin de dire comment le jésuitisme entraîna la dominance pratique de la grâce sur la volonté ; comment l'abandon de la doctrine dogmatique amenait à l'exagération des rites ; comment la pratique prit une grande importance aux dépens du véritable esprit religieux ; comment la confession elle-même changea de nature ; enfin je n'ai pas besoin de parler du casuisme, cette conséquence obligée du jésuitisme : après Pascal on n'a le droit de rien dire.

Cependant je dois faire remarquer que le casuisme était absolument nécessaire pour arracher les fidèles au désespoir qu'eussent amené de telles tendances, et qu'il était un résultat inévitable de la prédominance qu'elles donnaient en morale aux actes sur les habitudes, à l'absolution sur les conseils, au confesseur enfin, sur le directeur.

On a fait de toutes ces transformations autant de crimes dont on a chargé les jésuites.

Ce ne sont pas là les crimes des hommes, mais de leurs doctrines et de la tâche insensée qu'ils avaient entreprise. Toutes ces conséquences étaient fatales du jour où l'on admettait cette donnée : défendre l'Eglise contre les nécessités du temps et le progrès incessant de l'humanité.

## IV.

Jusqu'à la révolution, le gallicanisme, à travers bien des difficultés, sut résister à cette dégénérescence du christianisme. Les jésuites avaient cependant profité de toutes les circonstances. La Ligue, l'influence espagnole,

celle des Médicis, la vieillesse de Louis XIV, tout fut exploité par eux. La fermeté de l'Eglise de France suffit à conjurer tous ces périls.

Après la révolution il n'en fut plus de même. Lors de la reprise du culte, le clergé français était singulièrement affaibli. Rome l'accusait d'impéritie ; les événements semblaient donner raison à ses accusateurs. Il ne savait que répondre, il baissa la tête et dut accepter l'appui de ceux qu'il avait si noblement repoussés. Il ne reste plus rien aujourd'hui de l'Eglise de France, le jésuitisme a tout envahi, le christianisme s'est transformé sous nos yeux en une sorte d'anthropomorphisme philosophiquement insoutenable et dogmatiquement absurde. Le culte de la nature humaine du Christ a remplacé celui de sa nature divine ; et cet immense sacrifice, cette prodigieuse idée d'un Dieu se faisant homme, de l'infini acceptant les imperfections du fini, semble complètement subalternisé, dans l'esprit des fidèles, au sacrifice très-médiocre de son martyr, à l'idée très-mesquine de ses souffrances.

Ainsi cette diminution de l'être divin, l'incarnation, apparaît comme une moindre douleur que la mort, cette diminution de l'être humain ; et le chrétien de ce temps, oublieux du spiritualisme lui-même, est plus ému des tortures du corps que de la limitation de l'esprit. Si l'on joint à cette décrépitude d'une doctrine, oublieuse de son origine, et qui, née pour élever l'homme au-dessus de l'humanité, ne peut aujourd'hui que l'abaisser au-dessous d'elle ; si l'on y joint l'action puissante de l'art et du culte telle que nous l'avons signalée en Espagne et en Italie, on aura quelque idée de l'abîme moral dans



lequel nous sommes tombés. Il n'en pouvait être autrement, le christianisme avait trop grandi l'homme, l'esprit humain lui échappait; pour le ressaisir, le jésuitisme avait besoin de le dégrader.

Qu'il en eût ou non conscience, il fallait en arriver à ce point. Il a tout fait pour y parvenir, et n'a que trop réussi.

## V.

En même temps que le culte de la nature humaine du Christ se substituait à celui de sa nature divine, Dieu le père semblait oublié pour la Vierge; cela était inévitable. Les âmes oublieuses du dogme ne comprenaient plus l'infini, partout elles cherchaient des objets limités; cependant elles continuaient à affirmer le spiritualisme, et c'était par de telles routes qu'elles tentaient de s'arracher à l'absorption de la vie pour s'unir à l'intelligence absolue.

La résistance du gallicanisme avait tellement retardé ce mouvement, qu'il se produisit en France quelque chose d'analogue à ce que nous avons constaté dans le monde païen. Nulle part les aberrations résultantes de cet éclectisme insensé d'une théorie spiritualiste et d'une pratique panthéiste ne produisit de plus désastreux résultats.

Au point où nous sommes, le christianisme, totalement dévoyé de sa route primitive, tend à une exaltation fébrile de l'âme et se jette, soit en repoussant l'intervention des sens, dans de monstrueuses aberrations, soit en l'acceptant, dans des complaisances damnables au point de vue de sa doctrine.

Cette seconde condition est évidemment la justification de toutes les faiblesses et de toutes les hypocrisies. C'est la pratique secrète de tout ce qu'il condamne ostensiblement, la destruction de sa propre morale.

La première condition est plus dangereuse encore. C'est elle cependant qu'il a semblé définitivement accepter depuis quelques années.

## VI.

Une sorte de sensualisme idéal a remplacé l'esprit harmonieux et sévère des anciens jours. Le culte de la Vierge a pris des proportions démesurées; celui du sacré cœur est venu s'y joindre; ils se sont entourés de formes énervantes: partout arrachant l'esprit à la contemplation calme de l'infini, la pensée au repos grave et puissant qui l'accompagne, ils ont enchaîné l'amour à des images sans réalité.

Chose étrange! parce que, dans la pensée, tout acte était impossible, on a cru que, dans la pensée, tout songe était permis; les rêves de séminaristes en délire sont devenus l'idéal religieux de nos filles; et Marie, à la lueur voluptueuse des lampes d'albâtre, vierge, amante et mère, folle à la fois de douleur et d'amour, pressant le cœur déchiré de son fils sur sa gorge brisée par les sanglots, se pâme ou s'évanouit sur nos autels.

Pour retrouver de telles aberrations, il faut remonter bien des siècles. A la recherche de l'amour, de même qu'à Rome les sens oublieux du sentiment, et, conduits par un matérialisme insensé, durent aller de la fatigue à la douleur physique et de la douleur à la mort; de même aujourd'hui les sentiments oublieux des sens, et guidés



par un spiritualisme aussi faux, vont de l'indifférence à la douleur morale et de la douleur au désespoir.

Telles sont les suites fatales d'une idée exclusive et d'un culte éclectique. A Rome, on exaltait tout l'être par un culte panthéiste, puis on lui disait de se contenter de la vie. En France, on l'exalte par un culte semblable, puis on lui dit de se contenter de l'âme. Ah ! quand on a compris tout, on ne peut se satisfaire ainsi. Le repos et l'harmonie cherchés furent toujours, on les poursuit jusqu'à l'impossible, jusqu'à l'abîme ; et s'il faut choisir entre ces folies, mieux vaut Tibère encore : sa blessure était moins profonde et les plaies des corps se guérissent plus vite que celles des âmes.

## VII.

Le jésuitisme n'est point seul coupable, il faut le reconnaître. Le sensualisme nous arrivait de toutes parts ; et sous l'influence d'une réaction spiritualiste et chrétienne, qui suivit le grand mouvement de la révolution et commença à se déclarer sous l'empire, il se forma une sorte d'éclectisme bizarre. On se plut à exciter l'entraînement des sens, à appeler leur délire en leur posant une infranchissable barrière ; on se plut à les sentir ainsi, brûlants, inassouvis, se dévorer eux-mêmes. Tel fut l'esprit de deux productions dont l'influence fut énorme : *Atala* et *René* : deux puissants leviers de corruption !

Là c'était une sœur ; ici c'était un vœu. Martyrs du cœur et de l'impossible, ainsi mouraient René et *Atala*. Dès lors tout prêtre eut son Amélie, toute vierge eut son Chactas : les uns aimèrent Marie, les autres Jésus, sur la

foi d'infranchissables barrières ; et les femmes, si supérieures quand il s'agit d'amour, allèrent plus loin encore : elles ne craignirent pas d'aimer Marie ; et, dans les cathédrales, Sapho recueillit des offrandes et Sapho gémit aux pieds des autels.

J'appuie fortement sur ce caractère intime de notre état moral ; il est d'une extrême gravité et d'une grande généralité. C'est la plaie qui dévore le plus profondément notre société et, malheureusement, elle n'est pas appréciée. Les meilleures natures, les plus complètes, en sont surtout atteintes ; les cœurs les plus élevés, les plus dignes d'intérêt, en sont surtout allanguis ; de grands hommes et des mieux intentionnés l'approfondissent et la font saigner tous les jours ; presque toute notre littérature, tous nos romans, l'œuvre de M. de Lamartine, si importante avec celle de M. de Châteaubriand, nos drames, notre musique, tendent à ce résultat. C'est le caractère dominant de l'art et du culte depuis 1810. Le grand Goethe lui-même, ce ferme esprit, paya son tribut à cette maladie du siècle, il commençait de bonne heure, mais il s'arrêta bien vite. Hermann et Dorothee suffit pour ramener à la noble intelligence du sentiment moral et faire oublier Werther.

## VIII.

Cette tendance à poursuivre et à justifier le développement excessif d'une passion irréalisable et impossible dans l'esprit de celui qu'elle possède, ce dégoût et cet ennui de la vie qui en sont les conséquences, sont ce que je connais de plus funeste en fait d'enseignement, et



rien ne porte plus à la lâcheté des cœurs que cette folie contradictoire qui consiste en définitive à aimer sa passion en en maudissant le but final, et à se complaire à la nourrir au lieu de la combattre, et à maudire le monde au lieu de le servir. C'est l'absorption de l'esprit dans un rêve monstrueux et la haine de la réalité. C'est, en un mot, la doctrine d'un moine isolé dans un désert, mais elle est destructive de tout ordre et de toute existence sociale, elle aboutit à nier la possibilité de l'existence de toute noble créature dans le milieu social, en même temps qu'elle affirme que les principes qui la tuent sont légitimes.

C'est une prime à toutes les fautes ; car nul n'est forcé d'arriver à ce degré de vertu. C'est une prime à tous les découragements ; car tous peuvent prétendre à ce degré de sensibilité.

Aussi, dès que les individus sont éprouvés par la passion ou la douleur, ils se hâtent de profiter de ces exemples pour excuser, à leurs propres yeux, ou leurs égarements ou leurs désespoirs. En présence de telles théories rendues puissantes par le culte et le génie, les plus honnêtes sont encore ceux qui, ne voulant ni du crime ni des lâchetés, se brûlent tout simplement la cervelle.

Tels sont les résultats fatals de cette poursuite de l'amour après l'impossible.

Ces idées ont été presque entièrement abandonnées par les hommes. Les jeunes gens fidèles à l'Eglise en sont seuls malades aujourd'hui, ils ne sont point très-nombreux, mais si le jésuitisme s'emparait d'une génération, elle serait perdue. En attendant, le moral des femmes est singulièrement menacé. Comme leur influence est

plus puissante sur les mœurs que celle des hommes, il y a dans ce fait un immense danger.

## IX.

La portion des hommes qui échappe à l'action désastreuse du culte est la proie d'une maladie moins énervante, mais très-funeste cependant ; elle n'est point sans remède, comme pourrait le devenir celle dont je viens de parler. Il s'agit de la tendance éclectique à unir dans la même personne les contrastes les plus anharmoniques et les plus impossibles, tels que des vices et des vertus incompatibles, et à créer ainsi de véritables monstres. Je ne veux point citer d'exemples, il s'en présente à tous les esprits. De telles habitudes dans l'art ne peuvent servir qu'à blaser tous les sentiments et à dénaturer complètement la notion vraie de la nature humaine. Ces erreurs artistiques sont toutefois bien moins graves que celles que j'ai d'abord signalées ; elles troublent les idées, elles renversent les rapports des choses, mais, elles ne changent point la nature du droit et de la vérité absolue ; et si elles faussent la raison, elles ne tuent point l'énergie et ne dégradent point la conscience.

L'œuvre de M. Victor Hugo doit servir de type pour exprimer cette forme de l'art ; cet honneur lui revient de plein droit. Il a ainsi arraché la jeunesse à cette langueur et à cet affaissement général dont elle était menacée. Le moyen était violent, mais dans la situation, on ne pouvait peut-être en employer d'autres ; et plus de calme et de simplicité dans l'art n'eussent point suffi à une génération blasée. On peut affirmer qu'il a rendu un immense service. C'est à cette action énergique que nous